

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 72 (1984)

Heft: [4]

Artikel: Suzan Farkas, photographe : cherchez le naturel, il s'enfuit au galop...

Autor: Farkas, Suzan / Daumont, Eliane

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-277191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Suzan Farkas, photographe

Cherchez le naturel, il s'enfuit au galop...

Un studio pas comme les autres, en plein cœur de Genève. Aux murs, des portraits, rien que des portraits; de personnalités, bien sûr, — je reconnais au passage Marie Laforêt et Zino Davidoff — mais aussi de M. et Mme Tout le Monde, confondants de naturel. Et beaux. On imagine mal que Suzan Farkas obtienne de tels résultats avec le sempiternel « souriez-oune-bouge-plus » qui sévit toujours chez certains photographes, conférant un je ne sais quoi de niais et de figé aux traits les plus expressifs.

Avec cette portraitiste d'origine hongroise, rien de pareil. Elle s'applique à restituer le modèle qu'elle va photographier dans son authenticité. D'où ce naturel que les professionnels ont baptisé l'« effet Farkas sur le portrait ». Cet effet-là, Suzan Farkas l'obtient grâce à la relation privilégiée qu'elle établit avec son modèle avant la prise de vue. La partie est gagnée, assurément-elle en souriant, lorsque celui-ci note son rendez-vous comme une invitation à prendre le thé chez une amie : « C'est vrai que les gens détestent aller chez le photographe. Ils se sentent démunis, peu photogéniques, moches. Cela les crispe et quand on est crispé, on finit fatalement par devenir moche. Mon rôle, c'est de détendre l'atmosphère, pour que le modèle puisse mettre son âme à nu. Comment pourrait-il y arriver s'il ne me connaît pas, ou s'il n'aime pas mon travail ? C'est impossible. Il faut arriver à établir le courant, pour que la prise de vue se déroule comme un jeu, le plus simplement du monde. »

Apprentissage hongrois

La photographie comprend un ensemble de techniques aussi différentes que le laboratoire, la prise de vue, l'éclairage, le reportage ou la retouche. Suzan Farkas a eu le privilège d'apprendre ces « métiers » auprès des plus grands photographes hongrois : « Le secteur privé n'existait pas et seuls les meilleurs avaient le droit d'enseigner dans les coopératives d'Etat. Au lieu de passer trois ans chez une personne qui aurait maîtrisé une seule technique, j'ai eu la



Suzan Farkas

chance d'être initiée à chacune d'entre elles par un spécialiste. Le revers de la médaille, c'est que les étudiants ne pouvaient pas choisir leur voie à la fin de leurs études. Ils étaient affectés à un domaine précis, selon leurs aptitudes. »

Si Suzan Farkas est portraitiste, ce n'est donc pas par choix personnel. En fait, la photo ne l'intéressait pas particulièrement. Elle voulait être médecin : « Je n'ai pas pu le devenir, en raison du système de sélection qui était très dur pour les enfants des petits bourgeois, des intellectuels et des anciens aristocrates. On m'a d'abord aiguillée vers le commerce. Ce fut un désastre. Puis vers la photo. Sans grande conviction, il faut bien l'avouer. Le laboratoire et la technique m'ennuyaient à mourir. J'ai commencé à « crocher » sérieusement quand j'ai appris le portrait. »

Mariées à la chaîne

En 1956, Suzan Farkas est appelée à diriger un studio. Pas n'importe lequel, le plus important de Budapest : « Une véritable usine, ouverte tous les jours, de huit heures du matin à huit heures le soir, avec une salle d'attente immense, un peu comme dans les gares. Je faisais une centaine de portraits

par jour et jusqu'à vingt mariages le samedi. C'était cocasse de voir toutes ces mariées alignées en rangs d'oignons, attendant patiemment leur tour... Tout se passait alors très vite — elles n'avaient même pas le temps de prendre la pose — mais nous obtenions malgré tout des résultats remarquables. »

Quand Suzan Farkas s'établit à Genève, personne ne se doute qu'elle a un métier. Elle se garde bien d'en parler. Pourquoi ?

« Je pensais que ce qui se faisait de l'autre côté du rideau de fer était démodé et j'en avais un peu honte. D'autant plus qu'ici, le métier semblait avoir disparu. Je me souviens qu'au début, je me précipitais sur les vitrines pour regarder les photos; je repartais déçue à chaque fois, car ce n'était jamais la devanture d'un photographe, mais celle d'un opticien, ou d'un coiffeur. Les photographes, eux, avaient perdu leur métier en se recyclant dans le commerce. »

F.S. : Pourquoi vous êtes-vous lancée dans l'enseignement ?

« Par hasard. Je me sentais mal dans ma peau, coincée entre mes quatre murs. J'avais envie de reprendre une activité à l'extérieur, mais à l'époque, les femmes des fonctionnaires internationaux n'en avaient pas le droit. Et j'aurais fait quoi ? C'était le marasme le plus total. On m'a proposé alors un poste d'enseignante dans une école de photo. J'étais atterrée. Imaginez un peu : je parlais mal le français, je doutais de mes capacités et j'étais d'une timidité malade. De plus, j'avais l'impression de tricher, car en Hongrie, j'aurais eu besoin d'une autorisation très officielle pour pratiquer ce métier. Finalement, j'ai accepté, surtout pour ne pas décevoir les gens qui m'aidaient à sortir de ma déprime. »

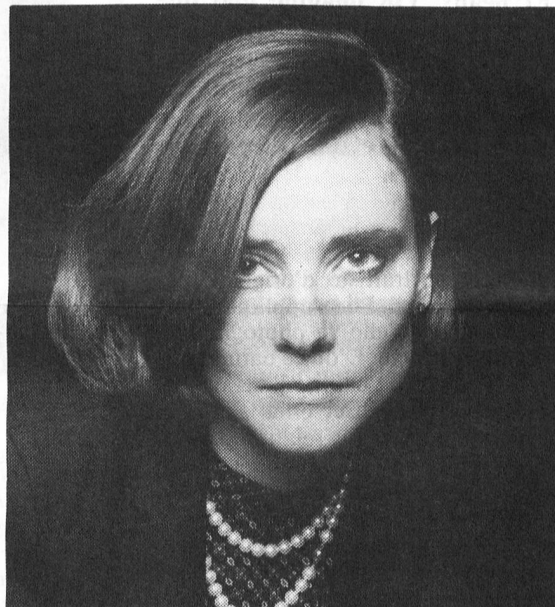
L'art du portrait

Enseigner l'art du portrait à des jeunes qui rêvent « blow up », photos de mode et autre vedettariat, n'est pas particulièrement aisé. Suzan Farkas se sent rejetée par ses élèves. Elle décide alors de les aborder différemment : « Au lieu de leur parler technique, ce qui est mentalement assésant, j'ai insisté sur le côté approche du sujet. En fait, je leur ai appris ce que personnellement je n'avais jamais eu ni la possibilité, ni le courage de réaliser. »

Suzan Farkas (suite)

Les cours qu'elle donne dans cette école, puis chez Kodak, l'obligent à mettre de l'ordre dans ses idées, à exprimer ses préférences. Elle ouvre bientôt son propre studio, spécialisé dans le portrait et se met au travail selon la méthode... Farkas : « *Au portraitiste de découvrir, puis d'exprimer les multiples facettes d'une personne. Pour y arriver, il doit s'effacer derrière son sujet, se fondre en lui. Il doit devenir medium, pour voir, comprendre, déceler le pourquoi du portrait. On ne donne pas la même photo à sa mère qu'à son amant. Et un portrait que l'on veut pour soi, pour se voir dans le regard des autres, c'est encore différent. Un portraitiste qui ne tient pas compte de ces facteurs et qui se contente d'appuyer sur un bouton, n'arrivera jamais à exprimer une once de vérité, fût-il muni des appareils les plus sophistiqués.* »

F.S. : Pourquoi y a-t-il si peu de femmes célèbres dans un métier qui n'a pourtant rien de particulièrement masculin ?



« *Parce que le photographe acquiert sa renommée à travers celle de ses personnages. Les femmes n'ont pas eu l'occasion d'approcher beaucoup de célébrités, surtout dans le monde politique. Mais ça change actuellement. En ce qui concerne les photos de mode, je ne sais trop que vous répondre... C'est peut-être une question de fantasmes ? Une femme cherchera moins la provocation au travers du corps d'une autre femme. Personnellement, ça ne m'intéresse pas de montrer une femme en salope ou en ange. Je préfère la découvrir dans sa vérité.* »

Exposition punk

Suzan Farkas prépare actuellement une exposition sur le mouvement punk, dont la recherche esthétique la fascine. Même la mode s'en inspire, dit-elle, et leur démarche fait partie des préoccupations de notre époque. Elle a aussi l'intention de créer une galerie de portraits d'ambassadeurs au Palais des Nations : « *Il y a un manque incroyable d'information visuelle dans ce milieu. Je trouve dommage que l'on perde la « trace » de personnalités importantes qui résident à Genève pendant quelques années, puis qui retournent chez elles.* »

Autre projet, qui lui tient à cœur, mais qui est encore à l'état d'ébauche, c'est la mise sur pied d'un cours destiné aux femmes avant tout, pour leur apprendre à s'accepter telles qu'elles sont : « *Elles font n'importe quoi pour correspondre aux normes de beauté que leur imposent les media. Je suis horrifiée de voir qu'elles ont de plus en plus recours à la chirurgie esthétique, qui pour raboter un nez, qui pour gommer les années. Ça touche les femmes de toutes les classes sociales. Pourtant, on peut faire des miracles avec de petits trucs. Mais quand la mâchoire a été cassée, la peau tirée, c'est trop tard. Ce qui faisait l'unicité de la personne est perdu à jamais. Je ne sais pas encore très bien comment je vais procéder. A l'aide de dessins, de photos ? Je n'ai pas encore trouvé le ou la visagiste avec qui je voudrais collaborer. Mais je suis persuadée qu'il faut à tout prix renverser la vapeur dans la tête des femmes. Un regard, un geste, un sourire, ça rend la vie tellement plus facile, non ?..* »

Propos recueillis par
Eliane Daumont

Dans cette page,
photos de Suzan Farkas.

1 FS 00000

12 BIBLIOTHEQUE NATION.

80

SUISSE

3003 BERNE